

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nouveaux regards sur Hubert Aquin
Richard Dubois, *Hubert Aquin blues*, Montréal, Boréal, 2003,
180 p.

Michel Gaulin

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2004). Compte rendu de [Nouveaux regards sur Hubert Aquin / Richard Dubois, *Hubert Aquin blues*, Montréal, Boréal, 2003, 180 p.] *Lettres québécoises*, (115), 40–40.

Nouveaux regards sur Hubert Aquin

Un essai décapant qui tente de dessiner, par-delà les apparences et les idées reçues, un portrait plus juste d'Hubert Aquin l'homme, l'écrivain, l'intellectuel.

ESSAI MICHEL GAULIN

PLUS DE VINGT-CINQ ANS APRÈS SA MORT, l'auteur de *Prochain épisode* reste encore, à bien des égards, une énigme. Énigme savamment entretenue, en partie, par l'intéressé lui-même, qui prenait un plaisir manifeste à brouiller les pistes tant sur sa personne que sur ses idées, à multiplier les déclarations contradictoires, lancées à l'emporte-pièce dans le but précis de désarçonner l'adversaire et de l'amener à résipiscence. Mais énigme, aussi, soutenue, amplifiée, idéalisée à dessein par un Québec issu de la Révolution tranquille, qui tenait à tout prix à se donner un « grand » écrivain. Or, on le sait, les images d'Épinal ont pour défaut de transformer des réalités complexes en maximes aisées à saisir, mais qui finissent toujours, en fin de compte, par obnubiler, sinon même fausser, le sens profond des choses qu'elles cherchent à représenter.

UN « NOUVEL ÉCLAIRAGE »

À quelque vingt-cinq années de distance, l'œuvre d'Aquin reste peut-être davantage « admirée » à vide qu'elle n'est encore véritablement lue — ou relue. C'est là, sans doute en partie, comme pour le cas de nombreux écrivains, la rançon du phénomène dit du « purgatoire » littéraire dans lequel se trouve plongée l'œuvre du simple fait de la disparition d'un auteur. Mais, s'agissant d'Aquin, ce déficit de la lecture peut vraisemblablement aussi s'expliquer par la difficulté inhérente à l'œuvre elle-même, à son « éclatement » centripète qui en rend difficile la lecture et oppose de multiples résistances à toute tentative d'interprétation globale.

Le but de Richard Dubois, dans son essai, consiste à tenter de démontrer qu'Aquin devient une figure plus intéressante et complexe que ne le laisseraient supposer ses romans, dès lors que l'on accepte de le dépoussiérer du mythe qui a été érigé autour de sa personne comme de son œuvre et de jeter sur lui un « nouvel éclairage » (p. 13) qui prend en ligne de compte les multiples facettes de son activité (une bonne douzaine), de même que des textes « moins connus, oubliés ou laissés dans l'ombre » (*ibid.*), tel le *Journal*, où l'homme aurait livré une image plus juste de lui-même. Car cet homme qui donnait l'impression de « pêter le feu de toutes parts » (que l'on me passe, pour l'occasion, cette expression empruntée à la langue familière, car elle me paraît dépendre parfaitement l'image publique qu'Aquin aimait donner de lui-même) aurait, au fond, été

un être timide, peu sûr de lui, conservateur dans ses idées, et dont toute la vie se serait déroulée comme en surimpression à un air triste de blues (d'où le titre retenu par Dubois pour son livre). En même temps, toutefois, il aurait été, surtout dans la période (1956-1964) qui précède son accession à l'écriture « littéraire » proprement dite, l'un des rares authentiques intellectuels de sa génération, possédant une bonne compréhension géopolitique du monde dans lequel il vivait et capable de s'adonner tout à la fois à la critique et à l'autocritique.

Dubois explique sa démarche, dans cet essai, en disant qu'il est de ceux qui « aiment » encore Aquin et qui, pour cette raison, veulent redonner à sa vie et à son œuvre une nouvelle actualité. Cet amour n'est pas, pour autant, absolu. Dubois reconnaît que s'il y entre de « l'admiration (pour une carrière) », de la ferveur même « pour les pages les plus lyriques des romans », son attachement tient aussi en partie de la « nostalgie (pour une époque) » et, surtout, qu'il est compensé par un « désamour » qui estime que « dans cette œuvre, il faut sabrer, couper, élaguer. Trop de bois mort » (p. 159). C'est le propre de l'écriture essayistique que de permettre à un auteur de s'exprimer en toute liberté et de mettre de l'avant, s'il le désire, des idées à caractère tranchant. Je ne suis pas sûr, pour ma part, que j'accepterais de me rallier sans discuter à des affirmations aussi dogmatiques que celles-ci : « L'œuvre romanesque d'Aquin est loin

d'être le meilleur de sa production » (p. 99), ou encore que, « pour continuer d'aimer Aquin, [il faut] ouvrir grande la poubelle, y fourguer des dizaines et des dizaines de pages qui sentent le premier roman et le premier de classe un peu snob » (p. 100). Quelle œuvre d'écrivain, même les plus grands, ne recèle pas bien des scories qui n'en diminuent pas pour autant la valeur ?

Certes, il importe, pour en arriver à une évaluation juste de l'apport d'un écrivain, de tenir compte de l'ensemble de sa production et de son activité (comme le prône ici Dubois). Si, notamment, le *Journal* d'Aquin peut jeter une lumière importante sur l'homme qu'il fut et sur la façon dont il s'est lui-même projeté dans son écriture par de multiples phénomènes de compensation, il n'en demeure pas moins un document adventice qui ne saurait porter en rien atteinte

à une œuvre romanesque qui, par son empan et ses ambitions littéraires, reste jusqu'ici un cas unique et exemplaire dans nos lettres.

